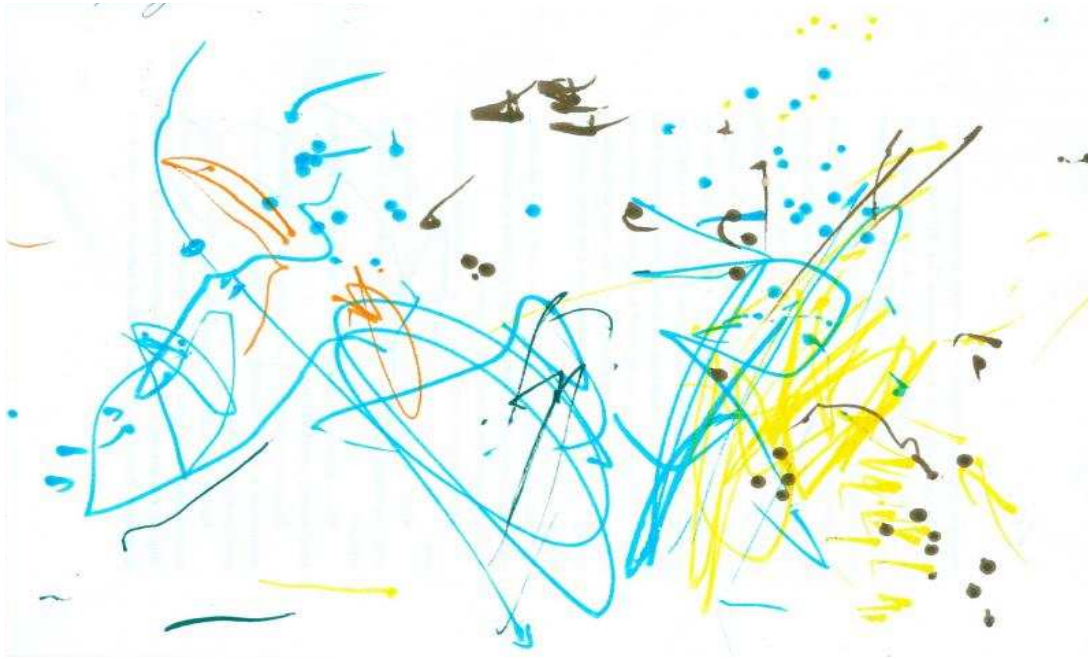


Premiers dessins d'enfants et poussières d'étoiles

Perrin Grimard



Dessin de Flora (15 mois).

Si le caractère figuratif de nombre de productions graphiques des tout jeunes enfants ne saurait être remis en question, d'autres seraient plutôt comparables à des sortes d'*abstractions*. Bien sûr, même pour les gribouillis ne présentant absolument aucune ressemblance avec quoi que ce soit qui appartiendrait au monde sensible, je crois que tous ceux qui ont étudié un jour le sujet seraient d'accord pour admettre que la question au fond toujours se pose de savoir si l'enfant a voulu représenter quelque chose ou non (les éventuelles descriptions faites par lui après coup ne prouvant évidemment en rien l'existence d'une intention figurative initiale). C'est donc, en quelque sorte, *par défaut* que l'on en vient à privilégier une lecture non-figurative.

Il reste que certains auteurs n'en font pas moins de fort troublantes comparaisons. Pourquoi troublantes ? Eh bien parce que les choses qu'ils voient parfois très nettement dans les gribouillis de l'enfant ne sont pas exactement de celles à quoi l'on pourrait s'attendre, comme un bonhomme, un animal domestique, une maison, une voiture, ou telle scène de la vie courante... autrement dit toutes ces choses qu'il n'a pu manquer d'observer depuis sa naissance ; ces auteurs reconnaissent dans ses productions des choses qu'il n'a *a priori* – et pour cause ! – jamais vues...

1) Ressemblances avec la matière vivante.

On aura comparé les premiers tracés de l'enfant à beaucoup de choses existant dans la nature. Des vrilles des plantes grimpantes à la spirale hélicoïdale des coquillages, en passant par l'anémone de mer, le triton et autres céphalopodes, il n'aura pas échappé à quelques-uns que la nature produit elle-même, tant dans le règne animal que dans le règne végétal, voire minéral, bien des formes analogues.

Un des rapprochements les plus surprenants par le nombre des similitudes relevées demeure celui qui conduit l'examineur attentif de certains dessins à reconnaître la matière vivante vue au microscope...

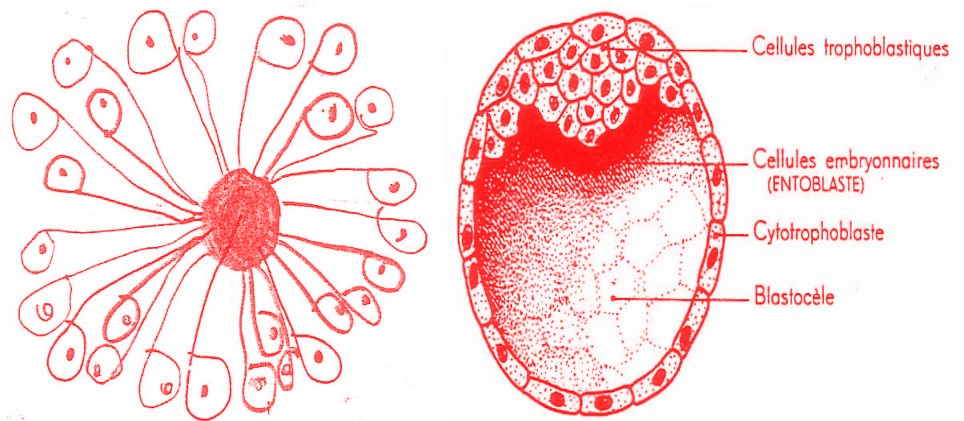
En effet, quand on les compare à des documents d'embryologie l'on s'aperçoit, tant les uns reproduisent parfois avec une précision quasi scientifique les autres, qu'ils pourraient aisément passer pour leurs représentations schématiques. Outre l'incontournable exemple de l'évidente ressemblance entre certains *bonhomme-têtards* et des spermatozoïdes, c'est tout un ensemble de vues microscopiques que l'on peut reconnaître.

Ainsi, ces petits ronds pourvus d'un noyau central que les enfants se plaisent tant à tracer, soit isolément, soit, par exemple, en les plaçant à l'extrémité des rayons de ce qui ressemble à un soleil, ce sont des cellules qu'ils évoqueront inévitablement au biologiste. Ce dernier sera

d'autant plus frappé de cette incroyable ressemblance que ce sera souvent jusqu'au moindre détail que pourra tenir la comparaison. Si un bonhomme-têtard qu'une longue queue prolonge évoquera toujours pour nous un spermatozoïde avec son flagelle, d'autres dessins pourront passer pour des représentations schématiques parfaites de cellules épithéliales, dont ils reproduiront la forme (polyédrique), la structure (noyau, cytoplasme, membrane cellulaire), et la concentration (ces cellules étant serrées les unes contre les autres), ou encore pour des représentations de blastomères. Il n'est pas jusqu'à ces petites lignes figurant les rayons d'un soleil ou que les enfants ajoutent sur le corps de ce qui est présenté par eux comme un animal (avec des poils ?), qui n'évoqueront les cils vibratiles dont beaucoup de micro-organismes sont pourvus.

Le plus étonnant peut-être c'est que si l'on observe bien l'ensemble de ces dessins, ce seront ni plus ni moins des représentations des différentes phases de la fécondation, sans qu'aucune ne soit omise, que nous reconnaitrons. De la division de la cellule fécondée au fœtus, en passant par le blastocyste, le développement de l'embryon, la constitution de l'amnios, toutes les étapes par lesquelles nous sommes tous passés, chacun de nos états *in utero* paraissent représentés dans ces productions. Telle forme évoquera la boule creuse que nous étions au premier stade de notre développement organique ; telle autre une étape antérieure, comme la fusion du noyau du spermatozoïde et de celui de l'ovule au centre de celui-ci ; telle autre encore suggèrera un embryon, quand vers la septième semaine les membres sont ébauchés et que les oreilles et les yeux (sous forme de placodes) sont visibles.

On en vient à se demander si derrière les gribouillis les plus *informes*, les moins *figuratifs* à



Dessin d'Alice (5 ans) et demi et blastocyste en coupe.

nos yeux ne se cachent pas aussi des réminiscences de perceptions prénatales, sinon des représentations de la matière vivante proprement dite, du moins des évocations des mouvements qui la parcourent et par lesquels elle s'organise, bref, des rythmes premiers.

Car il est évident que ces perceptions – et nous répondrons là à l'objection qui met en avant le fait que l'embryon, et *a fortiori* le blastocyste, ne voit pas – ont été non visuelles. Comment alors expliquer la précision incroyable avec laquelle semble avoir été (inconsciemment) reproduites par l'enfant ces structures cellulaires ? En dehors du fait que ne pas voir n'empêche pas forcément les sensations visuelles, il est possible d'imaginer que des perceptions non visuelles agissent comme un écho-radar, lequel permet de restituer approximativement les formes.

On jugera d'autant plus pertinent ce rapprochement entre les premiers tracés laissés sur le papier par l'enfant et son séjour *in utero* (à l'état de simple cellule fécondée ou d'embryon) que ce ne seraient pas uniquement ses toutes premières productions qui évoqueraient ce séjour mais également des dessins beaucoup plus tardifs. Si *souvenirs* il y a – et nous partons de ce principe – il serait assez logique que certains d'entre eux subsistent au-delà de la période des *gribouillis*. Or c'est bien ce dont la majorité des auteurs que nous avons étudiés suggèrent. Ainsi, de la même façon que les psychanalystes décèlent un contenu latent dans les œuvres des peintres, il y aurait lieu d'interpréter certains dessins figuratifs du jeune sujet à la lumière du symbole. La présence quasi constante de formes enveloppantes ou d'éléments qui en entourent d'autres dans ces dessins, l'importance qui leur est donnée (par leurs dimensions, leur disposition sur la feuille, l'épaisseur du trait, leur *fignotage* etc.) sont trop parlantes pour que nos auteurs ne fassent pas, par exemple, un rapprochement entre ces formes et l'enveloppe amniotique. Ici, ce sera la maison qui évoquera cette enveloppe ; là, le nid d'un oiseau ; là encore, les cheveux qui entourent la tête, ou la corde à sauter de la petite fille qui *enveloppe* son corps...

L'enfant se souviendrait même encore longtemps de son séjour dans le ventre de sa mère.

Ainsi nous est-il décrit le dessin d'un jeune garçon de 11 ans que celui-ci a lui-même intitulé « Les 7 mondes », et dans lequel tout porte à croire qu'il a reconstitué symboliquement son environnement *in utero* et a puisé dans le *souvenir* de perceptions prénatales. Un premier monde est situé au fond de l'eau ; dans un autre coule une rivière peuplée de poissons menaçants ; dans l'eau pousse une plante gigantesque dont les branches sont creusées de bouches lesquelles aspirent des petits hommes enfermés dans des capsules ; dans un autre monde cette plante s'est changée en un immense Martien doté de pinces à la place des mains ; d'autres dangers attendent les petits hommes rescapés, des insectes électriques, une mâchoire-pince ; il ne reste finalement, dans les derniers mondes, qu'un seul petit homme... Bien que

l'on nous donne une lecture de ce dessin qui intègre le vécu de l'enfant bien après sa naissance, les rapprochements que nous pouvons faire avec notre séjour *in utero* sont troublants, en particulier avec le périple complet du spermatozoïde (avec la destruction des autres spermatozoïdes, sa fusion avec l'ovule) et la migration de l'œuf fécondé dans la trompe de Fallope jusqu'à son arrivée dans la cavité utérine, « un monde où tout va bien »...

On peut penser que tout cela est finalement trop beau pour être vrai et douter de l'existence de tels *souvenirs* autant que de l'aptitude de l'enfant de cet âge à user ainsi du symbole. Il reste que les psychologues, au premier rang desquels Luquet,



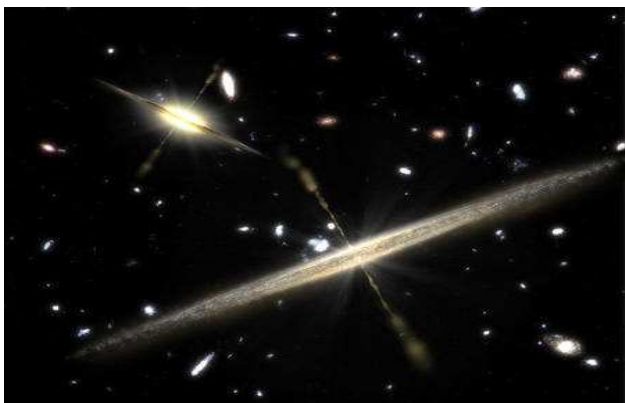
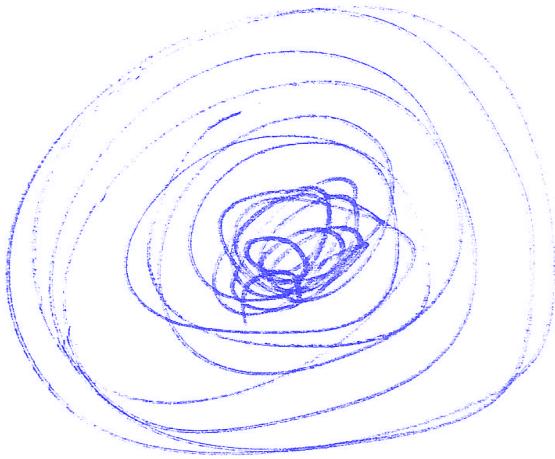
Fœtus dans son sac amniotique et dessin de Barbara (4 ans).

Piaget et Arno Stern nous expliquent comment la chose est possible.

Il existerait ainsi au départ, selon Piaget, une « mémoire organique ». Cette *mémoire* (que d'autres appellent encore *fœtale*, *embryonnaire*, *cellulaire*...) serait à l'origine de « modèles internes » que le moindre gribouillage, le moindre dessin ne ferait que reproduire. L'apparition du symbole ne serait due qu'à la rencontre de ces *modèles internes* et de l'environnement visuel de l'enfant. Le dessin (ou l'image) est conçu(e) comme « une imitation intérieure due aux schèmes sensorimoteurs toujours présents ». (Jean Piaget, *La formation du symbole chez l'enfant*.)

Pour ce qui est du simple gribouillage, du mandala ou du bonhomme têtard, le geste traceur serait donc une *action de la mémoire*. Le nourrisson, le jeune enfant est incapable de raconter ce qu'il a éprouvé avant de naître mais son corps s'en souvient et sa main le traduit dans son langage à elle, grâce au geste.

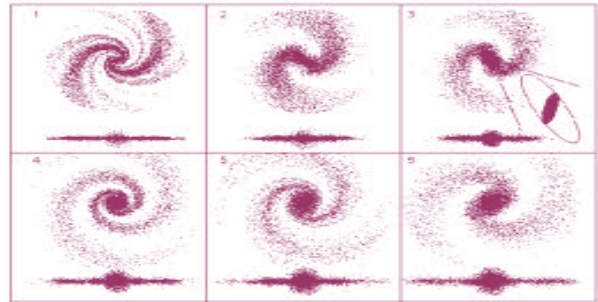
On ne compte pas, lorsque l'on étudie les productions graphiques du petit d'homme, les références plus ou moins conscientes au milieu aquatique. Que le dessin représente clairement des fonds marins ou un paysage où coule une rivière (comme dans notre précédent exemple) ; qu'il représente des poissons volant dans le ciel ou, se limitant à quelques lignes, un mandala ou un « bonhomme », qu'il ne fasse qu'évoquer une anémone de mer, un têtard, une cellule, ou des vagues, des ondes, comme en produit un choc à la surface de l'eau, cet élément paraît hanter l'esprit



C'est d'ailleurs peut-être cette impression d'apesanteur qui a encouragé d'autres auteurs à faire encore d'autres rapprochements : avec les corps célestes et leurs mouvements.

2) Comparaison avec les corps célestes.

Il n'est qu'à regarder tel agglomérat de points placé en quelque coin de la feuille par l'enfant, telle forme ellipsoïdale ou telle spirale tracée par lui pour se dire qu'une comparaison avec des nébuleuses ou des galaxies en vaut bien une avec



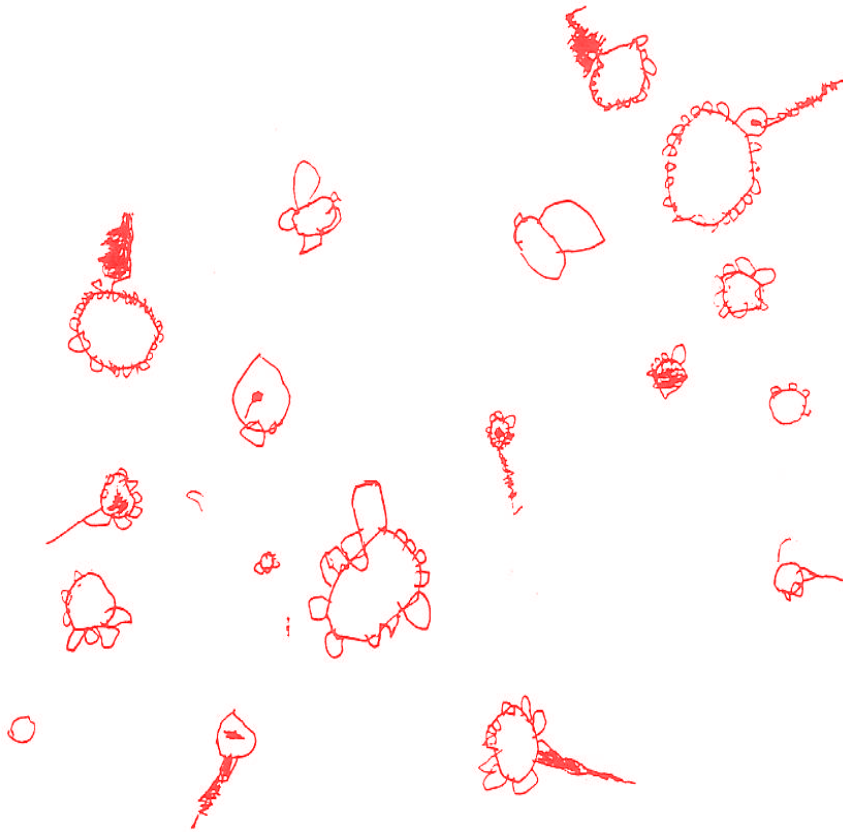
De haut en bas et de gauche à droite : spirale de Julie (30 mois) ; plusieurs exemples de formes de galaxies, dont une vue en infrarouge de la Voie lactée ; image d'artiste de galaxies ; dessin de Sophie (3 ans et demi).

de l'enfant. Les psychanalystes ne pouvaient manquer de faire le rapprochement avec notre séjour *in utero*.

Des réminiscences de ce dernier expliqueraient ainsi pourquoi, quand il commence à tracer ses premières formes organiques, embryonnaires ou fœtales, l'enfant se soucie apparemment peu de les placer la *tête* en haut ou en bas, et pourquoi l'on dirait que ces choses qu'elles représentent sont en apesanteur – comme si lui-même, en les dessinant, s'y trouvait. N'était-il pas en effet dans le ventre de sa mère entouré de liquide et comme en apesanteur ?...

des cellules vivantes, des micro-organismes ou des ondes à la surface de l'eau. Nos documents d'embryologie peuvent être sans problème remplacés par des photos prises avec un télescope – comme ces clichés où un long temps de pose fait apparaître une multitude de cercles concentriques produits non par le mouvement des astres mais par la rotation de la Terre sur elle-même. Ils peuvent l'être également par ces représentations de notre système solaire figurant l'orbite des planètes autour de notre soleil, ou la trajectoire circulaire ou elliptique d'une comète ; par la spirale que forme une galaxie...

Comme lorsque nous faisons le rapprochement entre les dessins des tout petits et les structures cellulaires ou les micro-organismes, la comparaison avec le macrocosme tient jusque dans les détails. Tout comme nombre de gribouillis, tout comme les mandalas, et tout comme la cellule vivante, l'espace délimité par l'orbite d'un corps céleste a, en un sens, un *noyau* (la planète, l'étoile autour de laquelle tourne ce corps céleste) ; et une galaxie en possède un également (lequel, la galaxie vue de profil, en forme le bulbe). Tout



Dessin de Sylvestre (4 ans et demi).

comme certains bonhommes-têtards et comme un spermatozoïde, la comète (quand elle s'approche du Soleil) se réduit elle aussi à une tête (qui est aussi son corps, ou un *noyau*) et à une queue ; et comme d'autres bonhommes uniquement constitués d'un corps-tête auquel l'enfant ne paraît avoir ajouté que des cheveux et une barbe, et comme ces cellules pourvues de fibrilles cytoplasmiques, la représentation du Soleil se résume souvent à une forme circulaire d'où partent des rayons.

À ces ressemblances formelles s'en ajoute une, pour ce qui est du cas si couramment rencontré des tracés en spirales, d'un autre ordre. Car ces tracés n'offrent pas que des similitudes d'aspect avec les galaxies, ils en reproduisent le mouvement. Comme l'univers en expansion, ils vont

en s'élargissant vers l'extérieur, l'enfant partant le plus souvent du centre de la spirale et donnant de plus en plus d'ampleur à son geste.

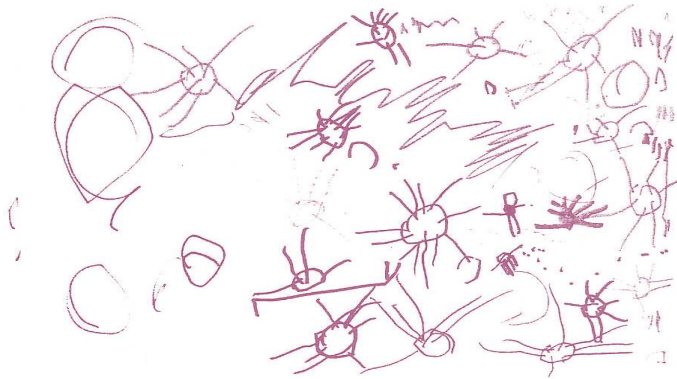
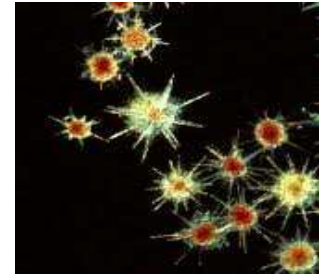
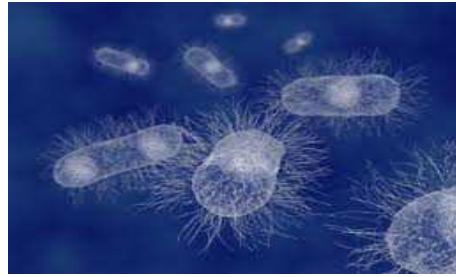
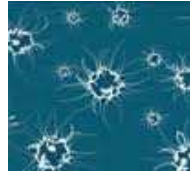
Et l'on voit comment il est aisé de passer de l'hypothèse d'une « mémoire organique » ou « cellulaire » à celle d'une *mémoire cosmique* – cette dernière faisant évidemment écho à cette conception selon laquelle nous serions des « enfants des étoiles ».

Loin de la contredire, la seconde hypothèse (celle de la *mémoire cosmique*) corroborerait même la première (celle de la *mémoire organique*) en cela que si nous sommes réellement des *enfants des étoiles* des traces de cette parenté subsistent nécessairement dans la matière dont nous sommes faits. Or ce sont mieux que des traces que nous y trouvons, c'est (pour continuer avec notre métaphore) une véritable *empreinte génétique* du macrocosme.

Nous avons comparé les premiers tracés de l'enfant à la structure de la cellule, mais celle-ci ne reproduit-elle pas elle-même la *structure générale*... de la planète (avec un noyau comparable au sien, un manteau et une écorce comparables à son cytoplasme et à sa membrane cellulaire), et celle de l'étoile (elle aussi avec son noyau, avec sa zone radiative, sa photosphère et sa chromosphère) ? D'autre part, si nous avons parlé des cellules et autres micro-organismes, nous

aurions pu tout aussi bien pousser la comparaison jusqu'à l'atome qui, constitué d'un noyau qu'environnent des électrons tournant autour de lui (comme les planètes tournent autour de leur étoile ou plus généralement tout corps céleste autour d'un corps céleste de plus grande masse), fait autant penser aux gribouillis de l'enfant qu'il reproduit ce *schéma (macro)cosmique*.

Plus que par une mémoire prodigieuse du petit d'homme – qui, pour productrice de réminiscences de formes qu'elle soit, ne serait par la force des choses ni visuelle ni auditive – ces stupéfiantes ressemblances s'expliqueraient donc par le recours instinctif à des schèmes primordiaux inscrits dans la matière (comme l'est, dans le noyau de la cellule, le code génétique).



De haut en bas et de gauche à droite : peinture rupestre (Andes argentines) ; micro-organismes et radiolaires ; dessin de Ève (2 ans et 9 mois) ; étoiles vues au télescope.

Beaucoup d'auteurs hésitent cependant à aller aussi loin, préférant s'arrêter à l'hypothèse de souvenirs prénataux.

Ce qui ne les empêche pas d'en formuler d'autres à bien des égards tout aussi surprenantes – comme celle par laquelle ils rapprochent *l'art de l'enfance de l'enfance de l'art*. Dans les premières années de notre vie nous reproduirions tous les gestes des premiers hommes, repassant en accéléré par les différentes phases qui en plusieurs dizaines de milliers d'années ont jalonné ce qu'on pourrait appeler la *préhistoire de l'art*. Soucieux de montrer que cette comparaison ne contredit en rien l'hypothèse de la reviviscence de perceptions prénatales, les mêmes vont jusqu'à voir dans les cavernes, sur les parois desquelles les premiers « artistes » ont laissé des traces de leur passage, des « utérus terrestres ». Séjournaient-ils dans ces lieux sombres et humides, souvent d'accès très difficile, pour autre chose que leur sécurité (les bêtes sauvages et d'autres groupes humains pouvant représenter un danger), ou à cause des conditions climatiques (pour passer l'hiver) ? Leur choix se portaient-ils sur ces profondes cavités pour leur *ressemblance* avec l'utérus ? Nos auteurs ne tranchent pas la question mais font le constat de cette ressemblance... en même temps qu'ils nous posent une autre question : celle de la place des dessins de l'enfant dans la production artistique de l'homme... ■

Bibliographie

La naissance de l'intelligence chez l'Enfant de Jean Piaget ; Delachaux et Niestlé, 1936.

La représentation du monde chez l'enfant de Jean Piaget ; Presses Universitaires de France, 1927, dernière édition : Quadrige PUF 2003.

La construction du réel chez l'enfant de Jean Piaget ; Delachaux et Niestlé, 1937.

La formation du symbole chez l'enfant de Jean Piaget ; Delachaux et Niestlé, 1945.

Compréhension de l'art enfantin de Arno Stern ; Delachaux et Niestlé, 1959.

Le Langage plastique de Arno Stern ; Delachaux et Niestlé, 1963.

Premiers dessins d'enfants, les tracés de la mémoire de Varena et Olivier Marc ; Nathan, 1992.



Chercheur en Sciences humaines, « formé » à l'UFR des Sciences de l'Art de l'Université de Paris 1 (Panthéon-Sorbonne), Perrin Grimard est également éditeur et, depuis 2010, directeur de publication de la revue *Le Laboratoire*.

Ses recherches sur le « processus créateur » à partir des premières productions graphiques de l'enfant (encore proche de « la source ») le conduisent, au-delà des ressemblances constatées déjà avant lui par un grand nombre d'auteurs entre ces productions et des « choses existant dans la nature », à effectuer d'audacieuses comparaisons avec d'autres créations : dans le domaine non seulement de l'art mais également dans celui de la littérature, de la pensée, ainsi que dans celui des sciences exactes...